

Là où sont nos pieds et là où ils vont.

– Retour sur la déambulation sur Nouméa du 02 octobre 2024 –

Swänn Atrema



Sortir en ville, ça se prépare.....	2
Identifier le trajet : noms communs ou repères du quotidien ?.....	2
S'adapter à la ville, ou adapter la ville ?.....	3
Qu'est-ce que je pense de la ville ?.....	4
2020, comment “Genre et urbanisme” a pris forme pour moi.....	4
2024, une autre approche : la carte mentale....	4
Là où sont mes pieds : la déambulation elle-même.....	5
La Ville, des mutations perpétuelles.....	5
La Ville, espace qui rapproche.....	7
La Ville, espace qui éloigne et exclut.....	9
Et après ? Retour sur ma propre analyse..	17
Ressources documentaires.....	19
Consultées avant l'entrée en Master ou pendant l'écriture.....	19
Consultées après ma première analyse.....	19

Sortir en ville, ça se prépare.

Dès l'e-mail envoyé, deux éléments m'ont interpellé car ils parlent de la ville et de notre rapport à celle-ci.

Identifier le trajet : noms communs ou repères du quotidien ?

Pendant 2h30 environ, nous réaliserons la déambulation (à pied).

- 1 - Allées des Bougainvilliers
- 2 - Rue Suffren et Av. du Maréchal Foch.
- 3 - Mémorial NZ et Monument Américain
- 4 - Mwa Ka
- 5 - Rue Auguste Brun, Rue Sébastopol, galerie Moana, rue Guégan
- 6 - Av Victoire - Gare routière
- 7 - Quartier "Asiatique" (rue Austerlitz)
- 8 - (si temps) rue Verdun, Quais Ferry, gare, Maison cheval (rue Jean-Jaurès)
- 9 - Carré Roland

PUIS Rue de Sébastopol - Maisson Higginson - EXPO UrbainS

En lisant la liste, je me suis rendue compte de deux points :

- 1) j'arrivais mieux à situer les noms de lieux plutôt que les noms de rues elle-même, cela m'a questionné sur la façon que l'on a d'habiter les villes à travers les références disseminées et ce que l'on en fait,
- 2) elle met en avant des rues principales localisées au centre ville de Nouméa et permet par là d'évoquer les valeurs et la mémoire choisie à travers leurs noms. Cela parle déjà de **qui organise la ville ou non, qui pourra voir son nom inscrit, qui en sera exclu·e, ce qui compte à travers l'évocation de ces noms.**

Différentes catégories de noms venant :

- **Du passé guerrier de l'Etat français à travers des :**
 - **noms de militaires** : *Suffren*, vice-amiral français, de son vivant déjà, il est remarqué par les officiers anglais qui le surnomment l'« amiral Satan » (Wikipédia), *Maréchal Foch*, un maréchal français, généralissime des forces alliées sur le front de l'Ouest durant la Première Guerre mondiale en 1918. (Wikipédia)
 - **actions militaires que la France veut garder en mémoire à sa gloire** : *Sébastopol*, ville en Crimée maintes fois assiégée par la Russie et où la France y a remporté une victoire militaire, *Verdun*, une victoire défensive de l'armée française et échec de l'assaut allemand,
- **Des familles descendantes de colons européens** majoritairement :
 - Docteur Guégan, dont on ne retrouve pas d'histoire particulière sur internet,
 - Victoire-Lafleur, industriel et homme politique local, descendant de commis de l'administration pénitentiaire,
 - Cheval, une des plus anciennes familles de colons libres au pays,

- Auguste Rolland, un colon blanc libre urbain, marchand de vins et spiritueux,
- John Higginson, fondateur de la société Le Nickel, même si la Maison Higginson fut construite par Gabriel Laroque, un autre colon venu de France hexagonale,
- **De références à des personnalités de France hexagonale :**
 - Auguste Brun, linguiste, historien de la lexicographie provençale,
 - Quai Jules Ferry, fervent défenseur de la politique de conquête coloniale qui défend les-dits bienfaits économiques, humanitaires et stratégiques du colonialisme.
 - Jean-Jaurès, un homme politique français, notamment l'un des rédacteurs de la loi de séparation des Églises et de l'État

Doit-on nommer les (grandes) rues d'une ville océanienne uniquement par des figures coloniales et/ou guerrières ?

Cela m'avait évoqué les discussions et prises de position au sujet du déboulonnement des **statues installées en l'honneur de l'histoire coloniale** et celles de la **masculinisation de l'espace public** à travers les noms de rues. Sur ce dernier point, il me semble que le fait même de nommer une personne et l'ériger comme "icône" en oubliant tout ce qui a permis à ces personnes de faire/parler n'est pas une conception océanienne davantage orientée sur les relations d'échanges et les liens communautaires. À travers le choix des noms de rues, nous identifions les systèmes valorisés par les personnes avec le pouvoir de décider. Ils informent également dans une certaine mesure les raisons du choix : valoriser la supériorité militaire, la possession matérielle, les activités industrielles, impressionner les "opposant·es" ou les peuples colonisés désarmés.

Dès le début de la marche, il apparaît que des noms que l'on ne retient pas :

- **empêche de les situer correctement** : ne pas identifier mentalement la façon d'y accéder met concrètement en difficulté des personnes pour des raisons de santé et de handicap (visibles et/ou invisibles : asthme, aide à la mobilité, cannes anglaises, fauteuil roulant),
- **faire émerger des souvenirs** : monter la côte pour atteindre "le point de vue au-dessus du BDM, pas loin du LAP" permet un partage de sensations : la ville se ressent et se dessine par notre quotidien, nos références collectives.

S'adapter à la ville, ou adapter la ville ?

Adaptez votre tenue à la météo (vêtements de pluie si la météo est défavorable et couvre-chef voire crème solaire s'il y a du soleil). De même, les chaussures doivent être adaptées à la marche en ville.

Ce conseil aurait pu venir de tout le monde mais en lien avec le cadre de la déambulation, je l'ai plutôt interprété à travers des questionnements : y'a-t-il des aménagements pour faire face à la météo ? Sont-ils bien conçus et adaptés au contexte où nous nous trouvons ? Est-ce que l'absence ou la présence d'aménagements prenant en compte ce facteur modifie les mobilités et les occupations d'espace ?

Qu'est-ce que je pense de la ville ?

J'ai fait un petit bilan avant la déambulation au moins pour savoir d'où je partais sur un sujet si vaste.

2020, comment "Genre et urbanisme" a pris forme pour moi.

De par mes convictions et les constructions sociales qui ont façonné ma vision du monde, j'avais questionné **l'urbanisme comme un marqueur de structures sexistes, racistes, grossophobes et validistes**. Dans cette lignée, je peux me souvenir particulièrement du 19 novembre 2020 où lors d'un Webinaire organisé par le Centre Kaizen en Haïti nommé *Masculinité et société: éduquer pour de meilleurs rapports de genre* avec comme invitée Yves Raibaud, géographe spécialiste du genre et moi-même.

Nous avions échangé sur la **configuration des cours d'école** autour d'une centralité masculine, l'impact sur les interactions (cooptation des garçons, exclusion des filles) ainsi que leur reproduction à l'échelle de la ville (stades de foot, skatepark, ...) À l'époque, Yves Raibaud mentionnait après étude que ¾ des dépenses publiques étaient orientées vers les loisirs majoritairement investis par les garçons. J'ai appris par la suite que les loisirs pour les garçons sont majoritairement gratuits ou à faible coût, ce qui n'est pas le cas des loisirs labellisés pour filles, en plus d'être difficilement accessibles aux filles, jeunes femmes, femmes adultes quand bien même il y a (eu) quelques équipes de foot dit féminine.

Suite à son intervention qualitative, j'avais fait le lien avec **l'organisation de l'espace au sein de la prison du Camp-Est**, et par extension des milieux pénitentiaires, au profit d'une masculinisation des espaces publics et les conséquences sur la société pour les humains et les non-humains.

2024, une autre approche : la carte mentale.

En lien avec 2 déménagements majeurs dès l'enfance et une impression d'absence de racines, j'ai souvent éprouvé le besoin de repasser mentalement des chemins en revue pour voir jusqu'où je me rappellais de l'environnement, de détails ou non. C'est une habitude que j'ai conservé ici alors même que j'habite Nouméa depuis 14 ans bientôt.

L'exercice de la carte mentale dans votre cours m'a permis de :

- mettre sur papier comment je ressentais la ville de Nouméa particulièrement depuis le 13 mai : hostile, inhabitable, irrespirable. Elle est déjà excluante à différents niveaux mais je l'ai vue comme un super outil pour séparer et violenter les personnes qui habitent la ville : mon sentiment d'insécurité a grimpé en flèche à cause des barrages anti-indépendantistes autant dans la forme matérielle (des pics, des toles coupantes, des portails en fer, des couteaux, des armes) qu'humaine (des personnes agressives qui coupent l'accès et nous contrôlent dans nos propres rues, qui attendent des remerciements et une loyauté envers elles et leurs idées),
- passer quelques barrages psychologiques qui perduraient quand bien même certains barrages ne sont plus tenus,
- reconnecter avec ce que j'aimais faire même si je ne le fais plus pour ces mêmes raisons,
- identifier ce qui était important pour moi dans ma façon d'habiter une ville océanienne.

Là où sont mes pieds : la déambulation elle-même

Le temps de la déambulation fut l'occasion de marcher avec les personnes de la cohorte HIPSI, un moment à partager nos approches de la ville, nos souvenirs, nos critiques et nos idées. Se retrouver a été d'emblée une expérience agréable, un moment qui permet de reconnecter avec la ville à pied hors des barrages.

Marcher, c'est une mobilité dans un espace qui bouge lui-même sous nos yeux qu'on le perçoive, le constate, se souvienne du passé ou non. C'est une mobilité entre les deux rives d'un même cours d'eau : entre la ville qui rapproche et celle qui exclut et divise.

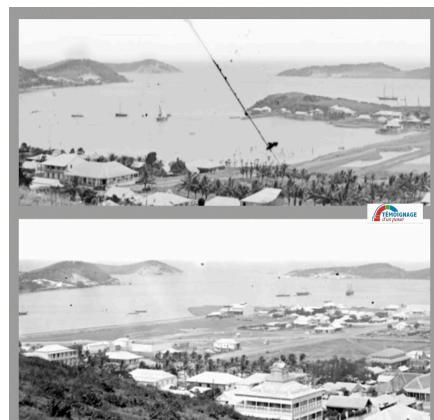
La Ville, des mutations perpétuelles.

La déambulation commentée m'a permis de **retracer l'histoire de Nouméa** :

- terre de la Chefferie du Grand Chef Kuindo
- un espace assez désert où il n'y avait pas de lieu d'habitat notamment car Nouméa est une ville sans cours d'eau soit une absence d'eau douce (petit cours d'eau au niveau du Parc Forestier, tentatives infructueuses avec le creusement de puits)
- le choix militaire de s'installer du côté Ouest pour bâtir un fort face à la mer (Port de France avec le Fort Constantine (ancien bâtiment du CHT Gaston-Bourret) et éviter que les Anglais n'abordent les terres par l'Ouest à partir de l'Australie et revendiquent la terre comme ils l'ont fait quelques jours auparavant avec Aotearoa,
- la jeunesse de Nouméa telle qu'on la connaît avec la séparation en deux rades datant de 1972,
- la construction des rues sur Nouméa en dammier par Coffyn dans une idée : "le terrain s'est adapté au papier",
- la relégation sur l'île Nou toujours d'actualité avec les lieux d'enfermement (la prison et la psychiatrie, centre de délinquance), les pêcheries, le sénat coutumier,
- la présence du temple protestant, de la cathédrale catholique et de la loge maçonnique au niveau de la FOL.

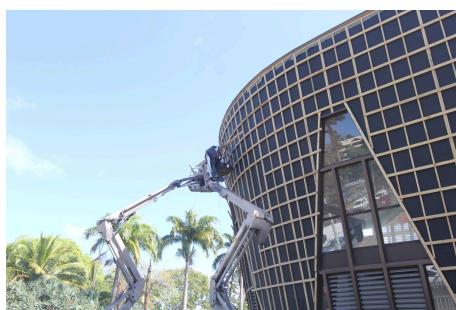
Et de **retenir différentes raisons aux mutations d'une ville** et particulièrement de Nouméa :

- **les raisons historiques** : choix faits par des marins et militaires dans une logique militaire et politique mais pas en fonction des besoins en eau douce, les remblaiements effectués à partir de *l'arasement* de la butte Conneau : la présence des marais à mangrove et les constructions sur de la vase ou sur schiste occasionnent des instabilités majeures question fondations ainsi que des aménagements impossibles (parking sous-terrain par exemple), une ville construite au niveau de la mer (l'absence de pente génère un problème d'écoulement donc d'assainissement avec une pollution du lagon avec un questionnement légitime au sujet de l'impact sur la population des requins ayant



augmenté près de Nouméa, sans oublier des implications sévères sur l'hygiène et la santé publique),

- **les raisons structurelles actuelles** : l'absence de prise en compte des études ou d'avis éclairés : parking horizontal étendu sur l'allée Victoire-Lafleur plutôt que construire un *parking en silo* (parkings aériens) en utilisant la *dent creuse* dans le coin face au Commissariat), réalisation d'une partie des travaux et quelques temps plus tard nouvelle intervention au même endroit pour une autre raison, l'établissement du *Plan d'Urbanisme Directeur (PUD)*,
- **les projections pour le futur** : les plans de remblaiement toujours en cours, les objectifs de développement économique au profit du rayonnement extérieur, une volonté de voler le territoire à la mer et une absence de considération de l'écosystème, du non-humain et des conséquences à terme de toutes ces modifications : une des manifestations de l'anthropocène.



Des mutations que l'on espère toujours facilitatrices mais le sont-elles ? Pour qui ? Dans quelle mesure ? Sont-elles efficientes ? Qui les prépare ? À partir de qu(o)i ? Qui les évalue ? Comment ? Observation des usages par exemple ? Quelle nuisance entraîne-t-elle ? Que permettent-elles comme rapprochement ?

La Ville, espace qui rapproche.

La déambulation en elle-même était un moment convivial constitué de partages, de dé clics dans nos analyses, de souvenirs qui passent par nos ressentis (la côté au départ pour celles qui ont été au LAP par exemple) et de prises de conscience sur différents problèmes qui dessinent nos vies urbaines et extra-urbaines. Pour celles qui n'habitent pas les quartiers visités, l'intérêt est conservé car cela nous a permis de comprendre comment analyser des éléments dans la ville et de faire des parallèles ou des interprétations sur nos propres lieux d'habitation.

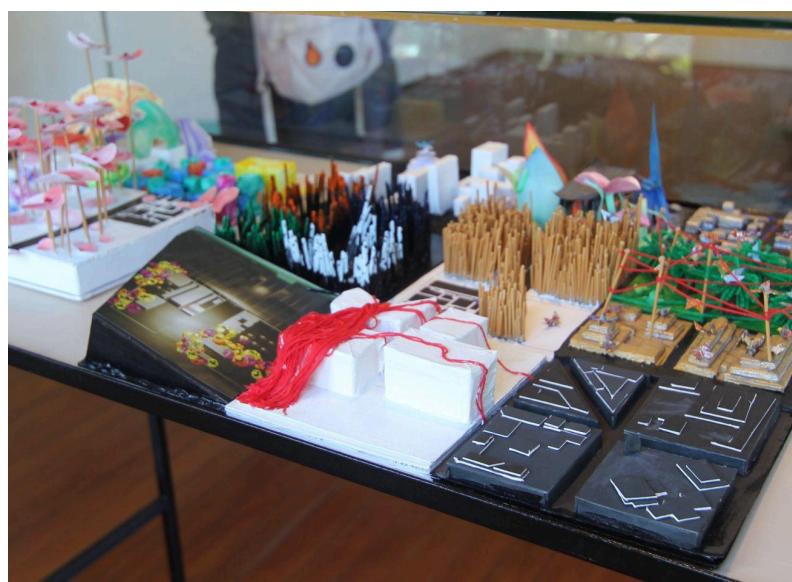
Cette marche était aussi l'occasion de :

- **mobiliser la mémoire collective** : revoir des éléments historiques de Nouméa comme les demi-lune, les monuments de commémorations, les façades et leur conservation qui sont des archives à ciel ouvert, des témoins d'un passé partagé et parfois d'un présent toujours opérant sous d'autres aspect,
- **penser à notre identité collective** actuelle à travers ce que l'on ignore, sait, vécu de l'histoire de la ville ou non : Malawi et l'entrepreneuriat, CHT et la naissance de nombreuses personnes, Le Rex et les loisirs et activités, ce à quoi ressemblait les allées du quai ferry avant l'augmentation du nombre de voies, la disparition des docks sur le Quai au profit de parking,
- **découvrir des lieux** et d'une certaine façon, les loisirs et références des autres membres du groupe de déambulation
- **donner une place à nos lieux aussi** : des lieux peu "recommandés" ou "recommandables" mais qui restent des lieux de passages, d'interactions qui font partie de la vie en société : les lieux informels d'activités cachées, l'échiquier de la place des cocotiers pour les spectacles improvisés et libérés des structures
- **parler de nos souhaits pour une ville plus agréable** : des espaces ombragés, adaptés à notre climat et qui nous offrent une pause bienvenue. Nous avons pu enregistrer des ambiances : oiseaux, rires, interpellations pour se dire bonjour, se donner des nouvelles... Ces

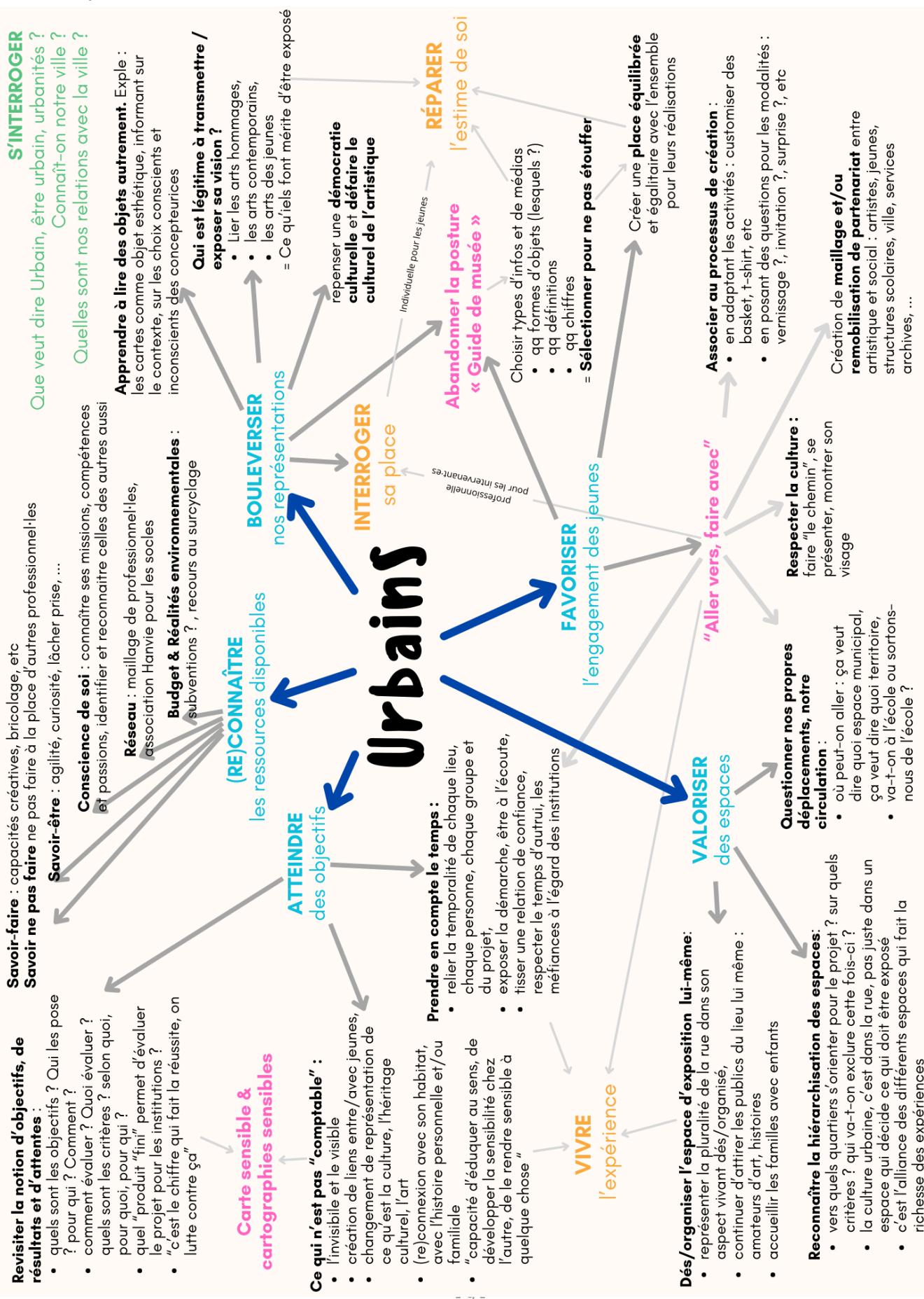


espaces, nos espaces, ne sont pas uniquement des zones de repos ; ce sont des lieux d'échange, où l'on s'assoit, où l'on se raconte. Ils participent à la cohésion sociale. À titre personnel, je me rappelle aussi d'aménagements de certaines cours d'école qui privilégiaient les dômes de verdure pour amener les enfants à d'autres types d'ambiance sereine et d'échange plutôt que favoriser des espaces plats et les activités dite "défouloir" mais qui en réalité n'ont pas cet effet.

Quant à l'exposition UrbainS, c'était un très beau résultat d'une ingénierie de projet socioculturel qui nous a permis d'aborder différentes approches, de connaître ses coulisses et de bénéficier de l'exposition elle-même.



Grâce à Trenge Yeiwie qui a partagé avec moi son travail de retranscription mot à mot des explications de Lydie, Marie et Damien, j'ai pu compléter mes pensées d'alors à mes analyses et idées en relisant l'ensemble, et le matérialiser dans ce schéma :



La Ville, espace qui éloigne et exclut.

C'est par la satisfaction ressentie de revenir dans un endroit calme que l'on se rend compte de l'espace bruyant non-naturel d'où l'on vient, de ses impacts sur le moral, les interactions et notre bien-être voire santé. Je me souviens de campagnes anti-bruit pour préserver nos oreilles d'adultes et d'enfants avec une vigilance autour des concerts particulièrement. Je me demande quel impact réel elles ont face à l'ampleur des **pollutions sonores mécaniques** (camions, bus, moto, voitures) dans la vie urbaine quotidienne.

Celles-ci sont favorisées par :

- **l'architecture** (les hauts murs empêchent d'évacuer le son et provoquent des réverbérations)



- **sur-représentation des engins motorisés** : augmentation des voies automobiles brandie comme solution contre les embouteillages malgré les avis d'expert·es et études qui démontrent que non seulement ça ne résoud rien mais ça les amplifie et augmente considérablement les nuisances sonores, formalisation de frontières visuelles, sonores et physiques de plus en plus compliquées à franchir. Exemple : Sur l'Allée Victoire-Lafleur, de mur à mur, il y a 60 mètres dont 7-9 mètres seulement pour les piétons.



- **faux-espaces de détente à cause de l'encerclement par les routes** : les espaces verts sur l'Avenue Victoire Lafleur, le retrait des bancs et absence d'entretien autour du monument NZ entraînant un désinvestissement des lieux, le square des banians-marcheurs face au commissariat avec les gyrophares, alarmes et les prises de risque des policiers en intervention (ou en retour d'intervention) sans compter que les commissariats restent des lieux menaçants pour beaucoup de personnes vulnérables et marginalisées (violences policières contre les personnes précaires, psychiatrisées, racisées, plaintes mal ou non prises en ce qui concerne les violences sexistes et sexuelles, abus et harcèlement des figures d'autorité) : ces états de

vigilance sont de potentiels réactivateurs de PTSD et ne sont pas propices à la détente que l'espace sous les banians pourrait offrir.



Cela m'amène d'ores et déjà à établir des ponts de réflexions avec :

- les **critiques sur les sociétés capitalistes, productivistes et travaillistes**, des causes directes de cette sur-représentation des engins motorisés (particulièrement individuels), de l'augmentation des flux routiers, de l'absence de considération pour les espaces de détente et de ralentissement,
- les **analyses féministes sur la gestion patriarcale des espaces publics** de l'école à la ville (à qui sont-ils attribués ? pour quoi ? qu'ancrent-ils comme comportements ?). S'ajoute le questionnement sur la centralité des engins motorisés individuels, leurs types et les comportements encouragés (agressivité, dynamiques de pouvoir, poursuite et harcèlement, violences, prises de risque et abolition de réflexes sécuritaires) au lieu de favoriser des moyens pour une mobilité collective partagée, fiable et écoresponsable.
- les **analyses d'Ivan Illich sur la contre-productivité notamment** qui déjà dans les années 1970 élaborait sur le problème de l'industrialisation, de la vitesse généralisée et sur le fait que "passé un certain seuil, l'outil, de serviteur, devient despote. Passé un certain seuil, la société devient une école, un hôpital, une prison. Alors commence le grand enfermement. (...) J'appelle société conviviale une société où l'outil moderne est au service de la personne intégrée à la collectivité, et non au service d'un corps de spécialistes. Conviviale est la société où l'homme contrôle l'outil."¹ Le transport faisait partie de ses objets de critique.

Les interpellations sexistes en pleine rue, on n'y a pas échappé. Lorsque nous sortons, cela fait partie de notre vécu de l'espace public de se sentir comme des corps à disposition du regard masculin que ce soit pour nous signifier qu'on est conforme aux normes sociales et/ou à leur désir ou bien que l'on soit objet d'aversion. Les commentaires répétés sur notre présence en ville rappelle qu'il est anormal pour nous d'y être et d'y rester, que nous n'y sommes pas attendues ni souhaitées. Toutes les femmes peuvent subir des agressions verbales sexistes ou des agressions sexuelles dans l'espace public. Elles seront adaptées selon les suppositions des hommes (sur l'âge des femmes, la lesbianté, les origines, ...), et/ou leurs jugements sur les apparences des filles/femmes (couleur de peau, critères de beauté, corpulence, conformité à l'identité de genre, tatouages,...).

Nous accélérerons notre pas, arrêtons de flâner : en somme, nous perdons notre plaisir et toute insouciance à se trouver simplement dans la rue. La ville devient un lieu de passage,

¹ ILLICH I. (1973) *La convivialité*. Paris : Éditions du Seuil, 1973

pas un lieu de vie. D'autant plus lorsque nous sommes seules. Pour ma part, j'aime faire de la photographie et la déambulation m'a permise de ressortir mon appareil, resté inutilisé depuis 7 ans. C'était grandement lié à cette impossibilité chronique d'être tranquille. Pour ma part, j'ai développé une vision assez utilitariste de la ville.

L'**absence d'aménagements publics adaptés** pour :

- **les personnes à mobilité réduite** (PMR) renvoie à toute personne “*gênée dans ses mouvements en raison de sa taille, de son état, de son âge, de son handicap permanent ou temporaire, ainsi qu'en raison des appareils ou instruments auxquels elle doit recourir pour se déplacer*” selon l'Organisation mondiale de la santé (OMS), dans le Classification Internationale du Fonctionnement du Handicap et de la Santé (CIF) en 2001² : par exemple l'usage de poussettes, chariots de courses, cannes anglaises, fauteuils roulants.
- **les personnes grosses** : ne peuvent pas s'asseoir confortablement sur la majeure partie des sièges des espaces publics.



- **répondre à des besoins individuels différents, propres à la personne et/ou conditionnés par des pathologies +/- traitements** : WC publics pour les besoins d'élimination et pour les personnes qui ont des menstruations, fontaines à eaux (entretenues) pour les besoins d'hydratation, bancs ombragés pour les besoins de se reposer et s'arrêter régulièrement, ...

Tout ceci concourt à une **exclusion silencieuse et pérenne des personnes** pour qui la gestion des besoins est compliquée voire impossible. J'ai l'impression que l'aménagement est circonscrit à un type d'handicap identifié (les troubles visuels avec les dispositifs sonores et au sol) ou à un âge avancé et identifié comme seul facteur de vulnérabilité. Cela m'évoque surtout une méconnaissance de la diversité des handicaps (visibles et/ou invisibilisés) relevant d'un validisme autant systémique que dans nos représentations.

Je relève aussi une **méconnaissance globale des modes de vie des communautés non européennes** habitant le pays qui se révèle dans :

- **l'organisation des lieux de détente dans l'espace public.** Par exemple, les espaces verts, ombragés et le plus proche d'un espace naturel où poser les nattes à l'air frais sur la place des cocotiers demandent peu de travaux ou de modifications coûteuses (hormis quand l'espace a été dénaturé auparavant au profit du béton). La natte est l'un des piliers de la culture kanak et de cultures du Pacifique et représente

² MINISTÈRE DE LA TRANSITION ÉCOLOGIQUE ET DE LA COHÉSION DES TERRITOIRES ET CELUI DE LA TRANSITION ÉNERGÉTIQUE DU GOUVERNEMENT FRANÇAIS, (2022) Politique de l'accessibilité. Disponible sur internet : <https://www.ecologie.gouv.fr/politiques-publiques/politique-laccessibilite> [vérifié le 5/10/2024]

toujours une invitation à s'asseoir ensemble, elle a toute sa place dans nos quotidiens. Des espaces où étaler les nattes sont associables avec quelques bancs bien larges avec des dossier pour les personnes qui auraient dû mal à se baisser. A contrario, les excès d'aménagements qui se veulent modernes ou trop "formels" sont des repoussoirs car non confortables (D'autant plus lorsqu'ils sont au-delà de voies routières larges et très fréquentés, et dans des espaces non ombragés, non frais, sans lien avec un environnement naturel.)



- **l'implantation de projets du type "Quartier Asiatique"** : le nom lui-même procède d'une essentialisation des populations asiatiques comme si elles n'avaient pas leurs propres codes, leurs propres cultures. C'est une problématique récurrente et dénoncée dans le monde occidental par les militant·es asiatiques antiracistes. À titre personnel, je savais que la population asiatique du pays est majoritairement Indonésienne ou Vietnamienne en lien avec l'histoire du pays (et pour le vérifier, nous avons accès aux recensements de l'ISEE). En revanche, je ne savais pas que ce "quartier asiatique" avait été fait en fonction des habitudes dans des quartiers chinois. Peut-être qu'au lieu de vouloir "faire plaisir" et "mettre à l'honneur" des communautés, il faut d'abord enquêter pour les connaître ensemble et séparément dans leurs habitudes réelles au pays et non se baser sur des représentations, réelles ou fantasmées.



Toutes ces décisions sont notamment génératrices de dépenses publiques inutiles qui pourraient être mieux attribuées et finissent par peser sur l'ensemble de la population autant dans la dépense effectuée que dans les conséquences du non-usage des aménagements

(entretien et maintenance couteuse, autres conséquences spécifiques aux équipements valorisés ou à la disqualification des alternatives). Dans la même veine, je me questionne sur des projets colossaux qui privilégient les croisiéristes à partir de croyances sur leurs consommations plutôt que sur la base d'études et avis d'expert·es qui nous renseignent sur le fait que les croisiéristes consomment à bord mais pas en escale.



Cela reflète des choix politiques capitalistes plutôt qu'une orientation sociale par/pour la population : désinvestissement des espaces communs, pertes économiques pour tout le monde, mauvaise gestion des finances publiques et elles sont aussi vectrices d'exclusion. Lors d'une rencontre en novembre 2023 avec une agronome de Tahiti, elle m'évoquait à quel point le business de Miss France était conséquent avec beaucoup de dépenses publiques grâce à une justification par le "tourisme" comme économie. Elle déplorait que l'on puisse **être accueillant·e pour celles et ceux venus d'ailleurs** pour un court laps de temps (ou bien dans le cadre de Miss France, pour un grand nombre de personnes qui ne viendront jamais) **au lieu d'être accueillant·e pour le peuple sur place** (et surréprésenté dans la précarisation, alcoolisation, incarcération, psychiatrisation). Je suis à la fois féministe et ancienne infirmière donc ces choix politiques viennent toujours heurter mon sens du prendre soin de l'autre. **L'espace public dans ses différentes organisations est révélateur du manque de politique du Care.**

Et en lien avec ça, je me demande quel est le narratif qui permet de justifier sans arrêt ces dépences publiques lors des développements de projet ? Lorsque je parle de "narratif" ici, je pense particulièrement à la démarche de Sandra Lucbert, normalienne, agrégée de lettres et écrivaine qui se penche sur l'articulation des discours et sur l'identification des acteurs et actrices de ces discours politiques. Elle l'a notamment appliqué sur le refrain: "La dette publique c'est mal" dans *Le Ministère des Contes Publics*.

Autre exemple d'un lieu dans Nouméa inadapté aux conditions locales révélant un manque d'attention à la fois pour les usagèr·es et pour les travailleur·ses : une gare routière où l'on doit attendre, sans assez d'espace pour s'asseoir à l'ombre.



La déambulation met d'ailleurs en exergue par l'expérience ou par le souvenir **toutes les dynamiques d'exclusion sociale à travers l'organisation de l'espace public**. Je pense aux dispositifs "anti-SDF" ainsi qu'à l'évacuation du foyer d'accueil vers une zone excentrée mais je pense aussi au Mwa Kaa longtemps encerclé de grillages, isolé et caché. Ceci est révélateur d'une dynamique de la part des institutions de la Province Sud avec une reproduction (volontaire ou non ?) du cantonnement subi par le peuple kanak lors des réserves du "passé" mais de retour actuellement avec le dispositif mis en place à Saint-Louis ou bien encore avec le socio-apartheid global. En soi, le Mwa Kaa reste régulièrement investi pour vivre ensemble des rassemblements autour de la culture kanak (hormis quand ils sont interdits comme lors de la Journée Internationale des Droits des Peuples Autochtones 2024.) mais il est connoté négativement par beaucoup de personnes. Cet isolement aurait pu être évité avec l'écoute attentive des analyses des personnes kanak (à titre personnel ou professionnel) et autres professionnel·les non-kanak qui sauraient lire la situation et proposer des solutions pour prévenir ou y remédier.



Je pense aussi au *Collectif Une tribu dans la ville* en 2015, et particulièrement à la répression et à la destruction violente des cases sous prétexte que la présence des cases devait être temporaire.

J'analyse beaucoup ceci comme le fait que **la culture kanak est finalement circonscrite à des endroits institutionnalisés** (CCT, Sénat Coutumier, Mwa-kaa) mais tout ce qui sera perçu comme un "dépassement" de frontières invisibles variables sera réprimé. Cela m'évoque une certaine rigidité des institutions avec des objectifs à tenir sans écoute du contexte océanien et de ses capacités d'adaptation et de mobilité, du "droit à la ville"³

³ DUSSY D. (2000) *La mémoire kanak de Nouméa*. Dans BENSA A. et LEBLIC I. (dir) *En pays kanak : Ethnologie, linguistique, archéologie, histoire de la Nouvelle Calédonie*. Paris : Maison des sciences de l'homme

Dans cette lignée et au cours du passage dans le Quartier latin, j'ai remarqué la présence d'affiche collée et de pochoir aux allures "pacifistes" mais que l'on sait apposés par un groupuscule d'anti-indépendantiste.



Le fait que l'affiche collée soit en partie déchirée informe sur le fait que la rue est terrain d'expression d'oppositions idéologiques. Par exemple, il y a peu d'affiche du même genre qui sont déchirées dans les lieux moins mixtes. Est-ce par adhésion, par peur de se faire remarquer en terrain hostile, par méconnaissance des personnes qui passent devant ? Je l'évoque car j'ai remarqué aussi la méconnaissance de la symbolique de cette affiche et de ces pochoirs de la part de personnes qui s'intéressent peu ou prou au fait politique. Je trouve cela intéressant de se questionner sur les autres signes d'appartenance présents dans l'espace public dont nous ignorons la signification (moi y comprise) et comment on pourrait interpréter les formes et styles de revendications, les formes d'interactions que cela génère aussi.

Relevons également la **pollution visuelle commerciale** générée par toutes les enseignes commerciales et particulièrement des incitations à consommer des produits qui nuisent à la santé (Produits sucrés, fast food, sodas). Malgré les études d'impact, pourquoi sont-elles encore autorisées ? Non seulement certaines campagnes de santé publique sont culpabilisantes et éloignées d'une approche à la fois humaniste et sociologique mais face à elles, les entreprises déplient tout un attirail marketing pour que les personnes cèdent. Existe-t-il une étude qui explore la pollution visuelle locale et son évolution dans l'histoire de la ville ? Une étude qui les mettrait en lien avec les campagnes de santé publique, leurs emplacements respectifs, leurs fréquences et leur diversité ?



Et après ? Retour sur ma propre analyse.

La déambulation commentée a été très fructueuse. Elle m'a permise de faire des liens entre ce que je savais d'avant, ce que je voyais et entendais sur le moment et ce que j'ai eu envie de compléter/approfondir par la suite. J'ai apprécié de réfléchir aux problématiques en contextualisant à Nouméa et en centrant sur les personnes généralement marginalisées par/dans l'espace public pour différentes raisons exposées. En revanche, je me suis rendue compte après être revenue que je n'avais pas interrogé la pollution atmosphérique au cours de la déambulation d'où son absence dans ce rapport.

Les recherches par la suite à travers quelques podcasts et conférences me permettront d'intégrer de nouveaux mots et concepts à mes observations et analyses comme:

- *Urbanocène* ("la ville qui née par l'automobile et qui s'effondre par elle"),
- *GéoCare* (qui vient en extension de la politique du Care que j'évoquais),
- penser en terme de "consommation d'espace", d'"effet de coupure" pour l'augmentation du nombre de voies,
- un changement de paradigme lorsqu'on passe du concept *d'aménagement* à *ménagement* proposé par Michel Dussault et qui m'a permis d'évaluer à quel point j'utilisais le terme d'aménagement. Ce changement de paradigme me permettra de réfléchir autrement et de partir de l'existant, d'en prendre soin plutôt que de vouloir transformer.

À ce propos, j'ai trouvé que des **propositions alternatives sont souvent avancées dans une démarche solutionniste** comme souvent et assez décontextualisées aussi. Je pense notamment au réflexe de promotion majeure du "vélo" en oubliant par exemple que le vélo a une utilisation socialement genrée :

- les femmes n'ont pas été habituées à l'utiliser, à faire les réparations (tout comme les voitures) et à se sentir à l'aise dessus, d'autant plus sur la route avec des voitures conduites par des hommes qui jouent à nous effrayer,
- les femmes sont soumises à une pression quant à leur présentation (habillement, rapport à la transpiration, etc) qui reste difficilement compatible avec la pratique du vélo pour aller au travail d'autant plus par le manque de sanitaires réservés et sécurisés sur place,
- les femmes sont celles qui sont en charge de toute la gestion familiale autour de leur activité salariée ou non: comment faire les courses, aller chercher les enfants, et utiliser des poussettes en rentrant du travail à vélo ?

Ce ne sont là quelques exemples qui me viennent en tête mais qui suffisent à dire que le vélo est une pratique qui relève beaucoup d'inconvénients pour elles là où les hommes peuvent simplement l'utiliser comme loisir et l'étendre à leur mode de transport plus facilement.

Il apparaît que le vélo comme solution relève à nouveau d'une logique individualiste : il pose des problèmes d'accessibilité (technique, physique, financière) et ne contribue pas à penser les espaces et les mobilités dans une ville.

Je finis par dire que nous devons **nous méfier de toute tentative de diabolisation de l'espace urbain** en sous-entendant que ce ne serait pas la *vraie vie*. Si l'on peut comprendre le sous-entendu de ce groupe de mot, il me semble que c'est déconnecté des réalités matérielles : des personnes vivent en ville, elles s'y déplacent et y dorment tous les

jours ou plusieurs fois par semaine. Ces personnes ont une *vraie vie* avec des besoins, des frustrations et des problèmes que l'on ne peut pas évacuer en évoquant que ce ne serait pas l'idéal (et l'idéal de qui, selon quoi ?).

Dans l'Accord de Nouméa, est stipulé que "La colonisation a porté atteinte à la dignité du peuple kanak qu'elle a privé de son identité. Des hommes et des femmes ont perdu dans cette confrontation leur vie ou leurs raisons de vivre. De grandes souffrances en sont résultées. Il convient de faire mémoire de ces moments difficiles, de reconnaître les fautes, de restituer au peuple kanak son identité confisquée, ce qui équivaut pour lui à une reconnaissance de sa souveraineté, préalable à la fondation d'une nouvelle souveraineté, partagée dans un destin commun.

La décolonisation est le moyen de refonder un lien social durable entre les communautés qui vivent aujourd'hui en Nouvelle-Calédonie, en permettant au peuple kanak d'établir avec la France des relations nouvelles correspondant aux réalités de notre temps.⁴"

En somme, nous avons encore du travail pour :

- observer **comment nous habitons les villes océaniennes présentement**, dans une société en pleine période insurrectionnelle et toujours soumise à la colonialité du savoir, du pouvoir et de l'être.
- **décoloniser nos conceptions actuelles** de ce que sont les espaces urbains en comprenant ce que veut dire décoloniser^{5 6}.
- construire la façon **dont nous voulons vivre les villes océaniennes**.



⁴ JOURNAL OFFICIEL DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. (1998) Accord de Nouméa. Dans JORF n° 121, p. 8039

⁵ CONTREUPHORIE (2024), *Qu'est-ce que le décolonial ?* | INTERSTICE [Vidéo, 24min]. Disponible sur Internet : <https://www.youtube.com/watch?v=bYWmAMTbnyQ>

⁶ COLLECTIF ISONOMIA (2024). *Le Décolonial*. Dans *Angles Morts* [Emission Radio, 1h], Radio Prun'. Disponible ici : <https://www.prun.net/emission/5Xxa-angles-morts/DVrd-angles-morts-s01-e01-le-decolonial> [vérifié le 10/10/2024]

Ressources documentaires

Consultées avant l'entrée en Master ou pendant l'écriture

- ❖ CENTRE KAIZEN. (2020) *Masculinité et Société : Éduquer pour de meilleurs rapports de Genre* [Vidéo 1h38] Disponible sur Internet : <https://www.facebook.com/centrekaizenhaiti/videos/774309946762654> [vérifié le 5/10/2024].
- ❖ CONTREUPHORIE (2024), Qu'est-ce que le décolonial ? | INTERSTICE [Vidéo, 24min]. Disponible sur Internet : <https://www.youtube.com/watch?v=bYWmAMTbnyQ>
- ❖ COLLECTIF ISONOMIA (2024). *Le Décolonial*. Dans Angles Morts [Emission Radio, 1h], Radio Prun'. Disponible sur Internet : <https://www.prun.net/emission/5Xxa-angles-morts/DVrd-angles-morts-s01-e01-le-decolonial> [vérifié le 10/10/2024]
- ❖ DUSSY D. (2000) *La mémoire kanak de Nouméa*. Dans BENSA A. et LEBLIC I. (dir) *En pays kanak : Ethnologie, linguistique, archéologie, histoire de la Nouvelle Calédonie*. Paris : Maison des sciences de l'homme.
- ❖ GEOCONFLUENCES. (2014) *Les géographes réfléchissent à la place des femmes dans les villes*. Disponible sur Internet : <https://geoconfluences.ens-lyon.fr/actualites/veille/les-geographes-reflechissent-a-la-place-des-femmes-dans-les-villes> [vérifié le 5/10/2024]
- ❖ ILLICH I. (1973) *La convivialité*. Paris : Éditions du Seuil.
- ❖ INSTITUT DES AMÉRIQUES. (2021) Séance 2 - *Genre, urbanisme et politiques publiques*. Dans le cadre du Webinaire *Femmes en Mouvement en Amérique Latine, dans la Caraïbe et en Europe*. [Vidéo, 1h55]. Disponible sur Internet : <https://www.youtube.com/watch?v=rYIXksL5Cg> [vérifié le 5/10/2024]
- ❖ JOURNAL OFFICIEL DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. (1998) Accord de Nouméa. Dans JORF n° 121, p. 8039
- ❖ MINISTÈRE DE LA TRANSITION ÉCOLOGIQUE ET DE LA COHÉSION DES TERRITOIRES ET CELUI DE LA TRANSITION ÉNERGÉTIQUE DU GOUVERNEMENT FRANÇAIS, (2022) *Politique de l'accessibilité*. Disponible sur internet : <https://www.ecologie.gouv.fr/politiques-publiques/politique-laccessibilite> [vérifié le 5/10/2024]
- ❖ ROUSSET M. (2021). "Comment rendre la ville aux femmes" Dans *Télérama*. Disponible sur Internet : <https://www.telerama.fr/idees/comment-rendre-la-ville-aux-femmes.113059.php> [vérifié le 5/10/2024]
- ❖ FAYOLLE A. et VRANKEN A. (2024) *Le béguin pour les béguiines – Habiter en féministe*, Dans Un Grain de Lettres. [Vidéo, 1h10] Disponible sur Internet : <https://youtu.be/4g7ZhwFzlg?si=CmKTSWCyglGhl46g> [vérifié le 5/10/2024]

Consultées après ma première analyse

- ❖ LUSSAULT M., GUIDÉE R. et MAUGER, L. (2024) *Urbanocène : comment prendre soin de la Ville-Terre*. Dans *La suite dans les idées*. [émission radio, 58min] France Culture. Disponible sur Internet : <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/la-suite-dans-les-idees/urbanocene-comment-prendre-soin-de-la-ville-terre-1514285> [vérifié le 5/10/2024]

